

L'âge d'or des cartes marines - Quand l'Europe découvrait le monde

BNF Site François-Mitterrand 23 octobre 2012-27 janvier 2013



La Bibliothèque nationale de France présente pendant trois mois une remarquable exposition sur les cartes marines. Loin d'être réservée aux seuls amateurs de cartographie, l'exposition est une véritable splendeur qui nous éclaire sur les représentations des premiers grands navigateurs, grâce auxquels l'Europe découvre le monde du XVI^e au XVIII^e siècle. La BNF a puisé dans les trésors de son département des Cartes et Plans pour nous montrer les cartes portulans les plus belles ou les plus représentatives, retraçant ainsi l'histoire des grandes découvertes jusqu'au XVIII^e siècle. Ces manuscrits précieux, dont les étapes de production sont encore mal connues, s'attachent aussi bien à représenter le détail des traits de côte que l'intérieur des continents avec la diversité de leurs peuples, leur faune et leur flore. Grâce à la splendeur visuelle des documents mis en valeur par une scénographie très réussie, c'est une invitation au voyage que nous propose la BNF, un voyage qui mêle la réalité et l'imaginaire, l'érudition et le merveilleux.

Faisant suite à notre compte rendu de l'exposition, Michel Sivignon raconte comment, lors d'une visite à Drouot, il est tombé par hasard sur la carte de Thévenot, « Terre australe découverte l'an 1644 », première carte de l'Australie en français. Il en profite pour rappeler le rôle clé des navigateurs hollandais dans l'exploration de cette partie du monde.

Les cartes portulans

Une production cartographique du XIII^e au XVIII^e siècle

Le terme « portulan », dérivé de l'italien « portolano », désigne tout d'abord les livres nautiques décrivant les ports et les côtes, avec les indications nécessaires au pilotage. Puis, par glissement sémantique, il est utilisé pour nommer les cartes marines dessinées à la main sur du parchemin. Cette nouvelle représentation cartographique apparaît au XIII^e siècle en Méditerranée occidentale, en liaison avec les progrès techniques de navigation et l'expansion maritime européenne. La production des cartes portulans va s'étendre sur plus de cinq siècles, du XIII^e au XVIII^e siècle. Même si l'espace marin avec ses limites (côtes, ports, etc.) constitue leur objet principal elles représentent également, de façon plus ou moins détaillée, l'intérieur des continents et des îles avec parfois de magnifiques éléments décoratifs.

Dès le Moyen Age, des ateliers spécialisés fabriquent les cartes marines, souvent en plusieurs exemplaires et signés par le maître de l'atelier. A l'époque des grandes découvertes, les Etats contrôlent jalousement le recueil des informations nautiques et la fabrication des cartes utilisées par les marins. Pourtant, espions et cartographes transfuges réussissent souvent à contourner l'obstacle du secret.

L'exemple de la carte pisane datée de la fin du XIII^e siècle

Sa sobriété nous permet d'observer facilement le canevas de lignes de vents qu'on appelle depuis la fin du Moyen Age des « lignes de rhumbs », le mot « rhumb » désignant l'espace angulaire qui sépare l'une de l'autre les trente-deux directions de la boussole. C'est sur ce canevas préparatoire que s'inscrit la carte. Quant aux toponymes, ils sont écrits perpendiculairement au trait de côte quel que soit sa direction tandis que la couleur rouge met en évidence les noms des ports les plus importants.



Carte pisane (fin XIII^e siècle) : une des plus anciennes cartes portulans conservées. On ne voit ici que la Méditerranée occidentale alors que la carte entière couvre l'ensemble du bassin méditerranéen. (BNF, département des Cartes et Plans)

Des outils de navigation, des objets de culture et de savoir

Lorsque les explorations abordent des espaces plus lointains que la Méditerranée, les cartes marines deviennent indispensables aux côtés des instruments de navigation. La diversité de ces cartes reflète des techniques plus ou moins avancées, certaines intégrant l'échelle des

latitudes, d'autres tenant compte de la déclinaison magnétique, etc. Les cartes portulans qui nous sont parvenues aujourd'hui, souvent des documents luxueux, appartiennent à la catégorie des cartes de référence conservées à terre pour leur valeur informative ou décorative, et appartenant souvent aux bibliothèques royales ou princières.

Bel exemple de ces cartes marines, *l'Atlas catalan* (1375). Dans ce recueil de six cartes et schémas commentés sur parchemin, quatre planches composent une représentation du monde qui exploite des textes antiques, le récit de Marco Polo et des sources arabes. Les cartes sont entièrement sillonnées de lignes des vents selon un principe commun à toutes les cartes portulans catalanes de l'époque.



Atlas catalan, 1375. Ce détail, inspiré de Marco Polo, représente une caravane de marchands avec des dromadaires et des chevaux traversant l'un des déserts asiatiques de la route de la Soie (BNF, département des Manuscrits)

La dimension politique de la cartographie nautique

La Méditerranée au centre des premières cartes portulans

Les premières cartes marines se limitent au bassin méditerranéen et à la mer Noire, soit l'espace économique reflétant la puissance et l'expansion des cités maritimes (Gênes, Venise, etc.). Les autres mers apparaissent comme des marges souvent soulignées par des couleurs et un graphisme différents. Sur les cartes de prestige, richement enluminées, des informations se rapportent aux peuples et aux ressources économiques des littoraux ainsi qu'à la mise en scène géopolitique des pays bordant la Méditerranée.

Par exemple, la *Carte particulière de la mer Méditerranée* (1662) réalisée sur parchemin est l'œuvre d'un hydrographe marseillais usant habilement d'une large palette de couleurs et d'une abondante iconographie à l'intérieur d'un cadre en trompe-l'œil. Combats navals, lieux

saints, scènes de chasse, vues de ville forment un riche tableau du bassin méditerranéen et de ses régions bordières au XVII^e siècle, toujours à partir d'un canevas de lignes de vent.



François Ollive, Carte particulière de la mer Méditerranée, Marseille, 1662 (BNF, département des Cartes et Plans).



**Détail de la carte précédente qui représente le Christ (*Ecce homo*) à proximité de Jérusalem portant l'étendard de l'islam. Dans le coin supérieur gauche l'on reconnaît le littoral de la mer Méditerranée.
(BNF, département des Cartes et plans)**

Grandes découvertes, progrès cartographiques et enjeux géopolitiques

La période de renouveau des connaissances géographiques au XV^e siècle rompt avec la représentation du monde héritée de la tradition médiévale et nourrit la fièvre des explorations maritimes. En doublant le Cap de Bonne-Espérance en 1488, les marins portugais montrent qu'il est possible à partir de l'Europe d'accéder à l'Océan indien par la voie maritime. Le projet de Christophe Colomb de rejoindre l'Orient par l'océan à l'ouest s'appuie sur l'hypothèse, héritée de l'Antiquité, de la rotondité de la Terre. Les cartes marines restituent aussi bien les découvertes des marins que les conjectures des savants.

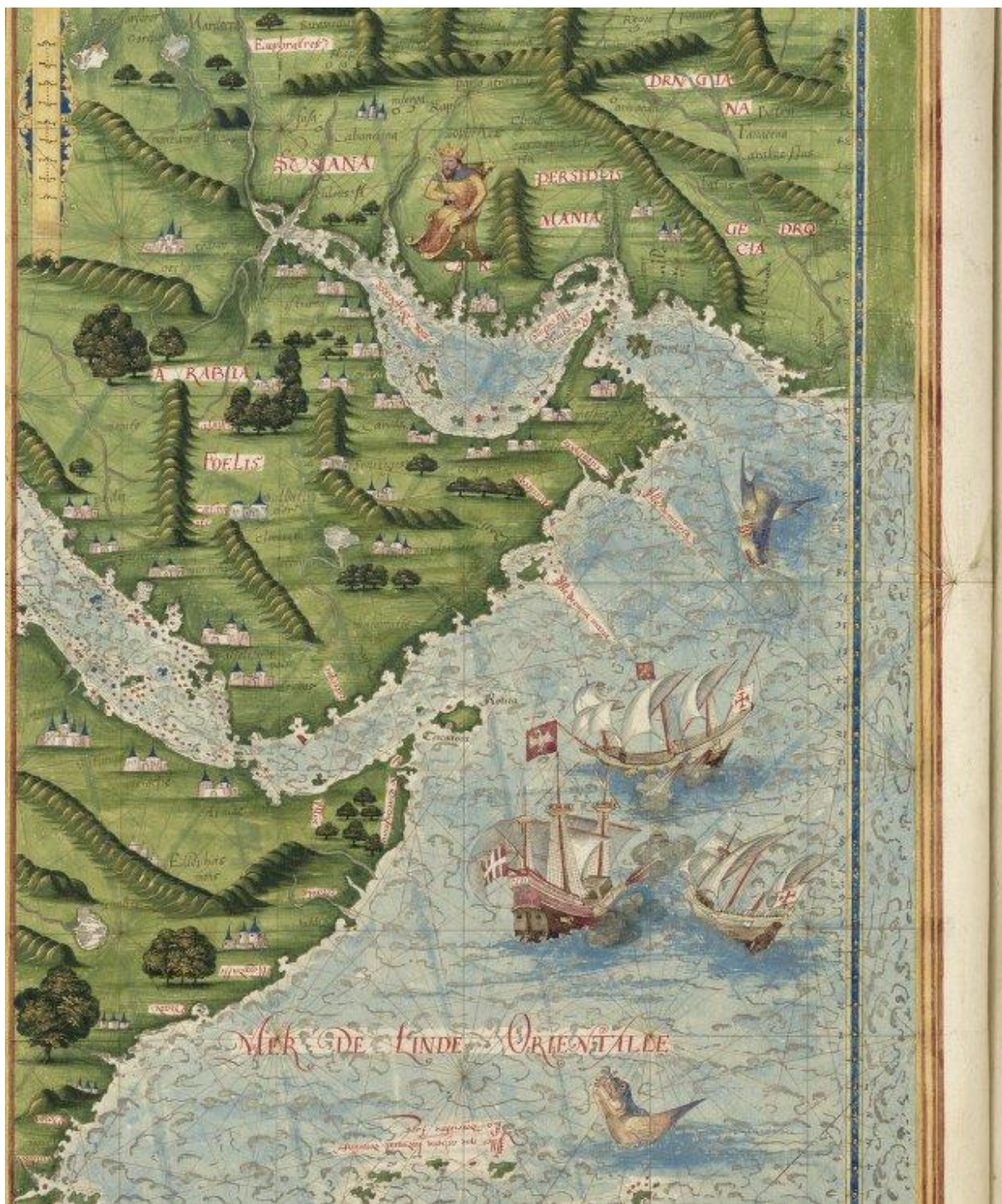
Ainsi, l'ouverture des océans aux grandes navigations entraîne un changement capital dans la représentation du monde dont témoignent les cartes portulans. Celles-ci montrent la découverte progressive de nouvelles terres (contournement de l'Afrique, découverte de l'Amérique, entrée dans l'océan Pacifique) mais aussi les innovations techniques engendrées par l'accès au grand large (comme la mesure de la latitude à bord des navires à partir de la fin du XV^e siècle). Les cartes marines reflètent également le développement des empires européens avec notamment le tracé de la frontière entre les zones d'influence du Portugal et de l'Espagne. Certains portulans fournissent des informations précieuses pour les marins (dangers près des côtes, ressources terrestres nécessaires à l'avitaillement) et pour les acteurs militaires et économiques (richesses des pays, mœurs des populations...). De même, la représentation des terres inconnues nourrit l'imaginaire et les ambitions des souverains et des aventuriers. D'ailleurs, dès le XVI^e siècle, soit plus d'un siècle après les deux royaumes ibériques, d'autres puissances européennes comme la France, l'Angleterre et les Pays-Bas se lancent à leur tour dans la conquête.



La carte de l'Atlantique, de Pedro Reinel, la plus ancienne carte portugaise signée parvenue jusqu'à nous. C'est aussi l'une des plus anciennes cartes portant une échelle de latitude, placée au milieu de l'Atlantique (Manuscrit enluminé conservé à Munich, Bibliothèque de l'Etat de Bavière)



Pierre de Vault, *Carte de l'Atlantique*, 1613. La carte témoigne des ambitions françaises en Amérique avec le blason aux fleurs de lys placé en Nouvelle-France (Canada) et en France antarctique (Brésil). (BNF, département des Cartes et Plans)



Guillaume Le Testu, *Cosmographie universelle*, 1556 (Vincennes, Service historique de la Défense). Ce magnifique atlas du monde dessiné sur papier regroupe 6 planisphères et 50 cartes régionales, il représente la vision du monde la plus complète et la plus richement décorée de toutes les cartes portulans. L'extrait ci-dessus montre les terres africaines et asiatiques voisines de la mer Rouge, du golfe Persique et de l'océan Indien. Entre autres détails, le roi de Perse sur son trône et un combat naval au sud de la péninsule arabique.

L'océan Indien, espace de circulation des savoirs

A partir du contournement de l'Afrique en 1488, les Portugais font irruption dans un espace de très ancienne civilisation. Il s'agit pour eux d'atteindre les îles aux épices de l'Extrême-Orient afin de prendre place sur un marché lucratif dominé jusque là par les commerçants arabes, persans, indiens et indonésiens. Dans cette compétition, les cartes portulans représentent un outil de première importance. Jusqu'au XV^e siècle, ces cartes restent largement tributaires de sources anciennes telles la Géographie de Ptolémée et la cartographie arabe comme la mappemonde d'Idrisi. En 1489, le cartographe Martellus de Florence est le premier savant européen à représenter l'ouverture de l'océan Indien aux navigateurs européens.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le planisphère de Martin Waldseemüller (1513) modernise la *Géographie* de Ptolémée en exploitant des cartes manuscrites récentes comme la mappemonde d'Henricus Martellus (1490) et le planisphère de Nicomo de Caverio (1502-1506). Si l'Arabie et l'Inde sont bien représentées, il en va autrement de l'Asie du sud-est mal connue des Européens à cette époque.

Ce n'est qu'aux XVI^e et XVII^e siècles que la cartographie de l'océan Indien devient plus précise même si la représentation des parties non explorées reste encore tributaire des savoirs anciens. Avec l'exploitation commerciale du marché asiatique par les compagnies commerciales européennes au XVII^e siècle, les cartes de navigation font des progrès

remarquables.



Evert Gijsbertsz, *Carte nautique de l'océan Indien et des mers de Chine, 1599* (BNF, département des cartes et plans). Première carte marine hollandaise, elle s'inspire directement de sources portugaises. Avec d'autres cartes, elle joue un rôle non négligeable dans le succès de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (VOC) en Asie du sud-est. La VOC, fondée en 1602 et dissoute en 1799, crée pour ses besoins un service cartographique et hydrographique qui travaille exclusivement pour elle.

L'iconographie des Nouveaux Mondes

Dès le XIII^e siècle, les cartes marines ne se contentent pas de noter les éléments graphiques nécessaires à la navigation, elles ajoutent progressivement des informations relatives aux peuples, à la faune et à la flore, aux modes d'habitation des mondes nouveaux. Cités antiques disparues, Cités-Etats maritimes, villes marchandes apparaissent sur les cartes portulans. Si les données politiques et religieuses dominent cette iconographie jusqu'au XVI^e siècle, les aspects économiques deviennent importants à partir du XVII^e siècle, traduisant ainsi l'orientation de plus en plus commerciale et impérialiste des expéditions maritimes. Ainsi, les cartes marines expriment une réalité géographique tout en invitant à la découverte de l'ailleurs et de l'altérité. Dans cette dernière partie de l'exposition, cinq documents précieux couvrant l'ensemble des terres et des mers de la planète permettent de rendre compte du regard des Européens sur les civilisations extra-occidentales. Ce sont l'*Atlas catalan* d'Abraham Cresques (vers 1375), le *Planisphère nautique* de Nicolo de Caverio (1502-1506), l'*Atlas portugais* de Lopo Homen (vers 1519), la *Cosmographie universelle* de Guillaume Le Testu (achevée en 1556) et la *Carte du Pacifique* de Hessel Gerritz (1622).

Pour aller plus loin :

- . <http://expositions.bnf.fr/marine.htm>

Le site de la BNF propose une remarquable visite guidée de l'exposition tout en servant également d'introduction à l'ensemble des cartes numérisées dans Gallica, la bibliothèque numérique de la BNF. Autres intérêts du site : l'exploration approfondie des cartes les plus représentatives de la découverte du monde par les Européens, ainsi qu'un dossier et des pistes pédagogiques.

- . Deux ouvrages sur l'exposition :

- Le magnifique catalogue coédité par la BNF et les éditions du Seuil : *L'âge d'or des cartes marines. Quand l'Europe découvrait le monde* (sous la direction de Catherine Hofmann, Hélène Richard, Emmanuelle Vagnon).
- Le petit livre richement illustré de Jean-Yves Sarazin, *Cartes et images des Nouveaux Mondes*, paru dans la collection Découvertes Hors Série (Gallimard).

- . Deux livres remarquables de Christian Grataloup, l'un des meilleurs universitaires spécialistes de la géohistoire :

- *L'invention des continents* (Larousse, 2009)
- *Représenter le monde* (Dossier de la documentation photographique n°8084, La documentation française, 2011)

- . Un compte rendu du café géo-expo prévu le 12 janvier 2013 sera publié sur le site des Cafés géographiques. Dès à présent, une présentation de ce café géo-expo est disponible sur le même site.

Daniel Oster

L'Australie de l'imagination à la découverte. Les surprises d'un flâneur curieux.

A propos des cartes marines, présentées à la BNF du 23 octobre 2012 au 27 janvier 2013 dans l'exposition « L'âge d'or des cartes marines - Quand l'Europe découvrait le monde ».

Le 4 novembre 2011 a été vendu aux enchères, à Richelieu-Drouot par Pierre Bergé et Associés, un exemplaire d'un ouvrage qui rassemble des relations de voyages du 17^e siècle et d'époques antérieures. Une carte l'accompagne, « *Terre australe découverte l'an 1644* », reproduite ici, c'est tout bonnement la première carte de l'Australie en français, dans l'état des connaissances de l'époque. Inutile de dire que ce livre a été vendu pour une somme rondelette : 14 000 euros. Peut-être un collectionneur australien ?

Le cartographe Thévenot, qui répondait au doux prénom de Melchisédec, publia de 1663 à 1666 chez l'imprimeur parisien Jacques Langlois cet ouvrage en trois volumes « *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point esté publiés* ». Parmi ces voyages figure la « *Relation du Journal de voyage de Bontekoe* », suivie de « *La Terre australe découverte par le capitaine Pelsart qui y fit naufrage* ». La carte mentionnée figure dans cette relation.



Carte de Thévenot, « *Terre australe découverte l'an 1644* », première carte de l'Australie en français

Personne alors n'a fait le tour de l'Australie et on pense encore qu'un sixième continent, le Continent Austral est localisé quelque part dans l'hémisphère sud. Le continent austral est représenté entre autres atlas sur la carte d'Ortelius, cartographe anversois, qui représente l'Océan Pacifique (1589). Sur cet atlas, le continent austral est dénommé « *Terra australis, sive Magellanica non dum detecta* » (Terre australe ou Magellanica, pas encore découverte).



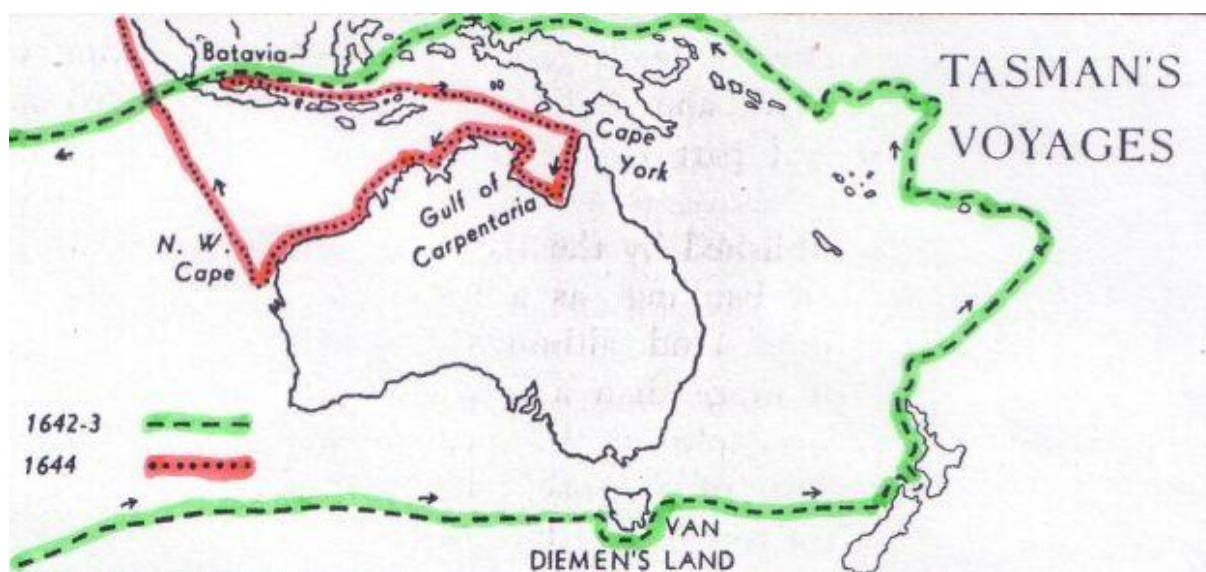
Ortelius, carte de l'Océan Pacifique, 1589

Au milieu du XVII^e siècle, les navigateurs hollandais ont déjà reconnu toute l'Australie occidentale. Les côtes de l'Australie furent peut-être abordées par les Portugais au XVI^e siècle, mais la première expédition attestée est celle de navigateurs hollandais en 1607. D'autres se succèdent dans la première moitié du XVII^e siècle. La carte de Thévenot mentionne quelques uns d'entre eux.

La carte présentée ici par Melchisédec Thévenot est en fait une carte hollandaise, surchargée de quelques inscriptions en français : « *Ligne équinoctiale, Tropicque du Capricorne* ». Le reste des inscriptions est en néerlandais. L'équateur comme le tropique sont bien localisés et le dessin des côtes de la moitié occidentale de l'Australie tout à fait convenable. Thévenot mentionne que la Nouvelle Hollande a été découverte en 1644 (*detecta* 1644) mais il tient compte aussi des découvreurs antérieurs. C'est ainsi que le Cap Leeuwin à l'extrémité sud-ouest de l'Australie porte le nom d'un navire batave qui le doubla en 1622.

L'Australie est dénommée Nouvelle Hollande (Hollandia Nova) dans sa partie occidentale et elle est supposée se fondre à l'est dans la Terre Australe, c'est-à-dire dans l'hypothétique Continent Austral. Ce Continent Austral ne disparaîtra des cartes et des imaginations qu'un siècle plus tard, avec les voyages de Cook.

Les côtes les mieux répertoriées chez Thévenot sont celles de ce que nous appelons aujourd'hui Golfe de Carpentarie et le versant occidental de la péninsule d'York, soit le nord de l'Australie. C'est que les navigateurs y abordent facilement à partir de l'Insulinde et de la Nouvelle-Guinée. Abel Tasman, navigateur hollandais a suivi cette côte lors de son second voyage, en 1644. Voir la carte de ses deux voyages.



Les deux voyages de Tasman en 1642-1643 et en 1644

La carte reproduite par Melchisédec Thévenot pose la question de la liaison entre Australie et Nouvelle Guinée. Le détroit de Torres qui sépare l'Australie de la Nouvelle-Guinée est fort étroit. Il est mentionné sur la carte mais peu visible. Peu de gens ont dû se risquer à l'emprunter. Abel Tasman ne l'a pas suivi. Ce détroit fut totalement exondé lors de la dernière glaciation, ce qui permit le peuplement de l'Australie par les Aborigènes, venus à pied sec de Nouvelle-Guinée, mais ces derniers furent ensuite confinés dans leur île-continent, faute de moyens de navigation, lorsque la fonte des glaces amena à nouveau la submersion du détroit de Torres.

La carte montre une connaissance des littoraux de la Nouvelle-Guinée incomplète et approximative. La côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée est connue depuis longtemps, comme on le voit déjà sur la carte d'Ortelius, car elle fut abordée à partir de l'Insulinde. La connaissance des littoraux méridionaux de la grande île est beaucoup plus fragmentaire et tardive.

Suivons maintenant sur la carte le dessin de la côte méridionale de l'Australie. En 1644, le relevé des côtes australiennes s'arrête vers l'est lors de l'inflexion vers le sud de la côte de ce que nous appelons Australie Méridionale (South Australia). Là s'arrêtent les relevés des voyageurs antérieurs à Tasman.

En revanche, plus à l'est apparaît sans liaison avec le supposé continent austral la « Terre de Diemens », dont la carte nous dit qu'elle fut découverte le 24 novembre 1642. Il s'agit, en réalité, de l'extrémité sud de la Tasmanie, vaste île de 68.000 kilomètres carrés qui porte aujourd'hui le nom du navigateur hollandais Abel Tasman. Mais Tasman ne connaissait pas le nord de l'île et ne savait pas si ces rivages se rattachaient ou non au Continent Austral.

Plus à l'est, isolé, apparaît un tronçon de côte où se trouvent mentionnés les noms des Hollandais Van Diemen (le patron à Batavia de la Compagnie des Indes) et Abel Tasman. Les terres en arrière de cette

côte sont baptisées Nea Zelandia (Nouvelle Zélande). En effet, après avoir découvert la Tasmanie, durant son voyage de 1642, Abel Tasman rencontre la côte occidentale de la Nouvelle Zélande, d'abord le long de l'île du sud puis de l'île du nord. Mais il ne fait pas le tour de la Nouvelle Zélande et ignore son étendue, comme le révèle cette carte. Là encore il faudra attendre les voyages de Cook, 120 ans plus tard, pour que l'ensemble de la Nouvelle Zélande soit reconnu.

Une dernière remarque sur la vitesse de diffusion des connaissances géographiques : après les voyages de Tasman en 1642 et 1644 les Hollandais en publient les cartes. Mais vingt ans s'écoulent entre le voyage de Tasman et la publication de la première carte française par Thévenot, qui édite son ouvrage de 1663 à 1666 à partir de ces cartes hollandaises.

Michel Sivignon 30 novembre 2012